

chose, aujourd'hui, semble certaine : à l'heure présente nous sommes bien décidés d'abord à garder notre langue pour demeurer catholiques et réciproquement, à demeurer catholiques pour garder notre langue; et ensuite, en autant que les quelques débris d'autonomie dont nous jouissons encore peuvent nous le permettre, de continuer à n'envisager nos devoirs vis-à-vis du conflit mondial qu'en nous plaçant au point de vue de nos intérêts, en ce sens que, pour continuer à défendre " la cause de la civilisation et de la justice, — lisez, la cause des autres, — nous croyons ne pas avoir le droit de diminuer gravement des énergies dont nous aurons grand besoin demain pour assurer notre survivance française. Et si l'on me demande pourquoi en tout cela, je n'ai pas parlé des intérêts canadiens en général, je répondrai en demandant à mon tour : depuis quand l'esprit national vit-il au Canada et si nous n'y sommes pas encore tout au plus des " provincialistes " ?

Il est à désirer que l'on se rende compte de ces sentiments en France, où il semble que l'on ait subitement cessé de se désintéresser de nous, et où l'on éprouve quelque difficulté à comprendre notre attitude actuelle.

Et à ce sujet, s'il m'était permis d'exprimer franchement toute ma pensée, m'en voudrait-on beaucoup de dire que cette persistance que l'on montre à nous vouloir endoctriner malgré nous et chez nous ne nous dit rien qui vaille. A quoi j'ajouterai, sans toutefois attacher à ces incidents plus d'importance qu'il ne convient, que nous ressentons assez vivement et croyons même assez inhabile le plaisir que l'on se paie en France de mystifier à nos dépens journalistes et lecteurs. Nous ne prétendons pas ni ne désirons échapper à la critique. Mais nous estimons que, lorsqu'un Français de France tient à nous juger, il n'a pas le droit d'oublier que, pour être demeurés en Amérique les continuateurs modestes des traditions françaises, nous avons dû vaincre déjà bien des obstacles, dont un premier consiste dans l'influence que le climat et les races qui nous enveloppent ont pu exercer sur notre formation ou, si on y tient absolument, sur notre manque de formation, puis dont un second, — et il y en a d'autres, — est bien, qu'assujettis à tout ce qu'il y a d'abject et de déprimant dans le régime colonial, nous n'avons jamais connu ce que peut comporter de fierté et de confiance cette idée bénie d'une patrie à soi tout seul, dont Brunetière encore a pu dire que " Nous ne sommes quelque chose qu'en elle et que par elle; et, là où manque l'idée de patrie, ce qui fait le plus défaut, ce sont les conditions nécessaires au développement ou au perfectionnement de l'individu. " <sup>4</sup>

Montréal, le 12 février 1918.

GUSTAVE BAUDOIN.

<sup>4</sup> F. Brunetière : *Discours de combat*, 1e série, l'idée de patrie, p. 132.